

Les débuts du P. Gonthier dans la polémique

Thomas Charland, o.p.

Volume 6, Number 2, septembre 1952

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301518ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301518ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charland, T. (1952). Les débuts du P. Gonthier dans la polémique. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6(2), 234–246.
<https://doi.org/10.7202/301518ar>

LES DÉBUTS DU P. GONTHIER DANS LA POLÉMIQUE

L'épiscopat canadien-français fut profondément humilié par le résultat des élections fédérales du 23 juin 1896. En dépit de l'injonction grave faite aux fidèles par le mandement collectif du 6 mai de n'accorder leurs suffrages qu'aux candidats qui s'engageraient formellement et solennellement à voter en faveur d'une législation rendant à la minorité catholique du Manitoba les droits scolaires à elle reconnues par le Conseil Privé d'Angleterre, ces élections portèrent au pouvoir ce même parti libéral qui, par son obstruction systématique, venait de faire échouer la mesure réparatrice présentée par le gouvernement conservateur.

Les évêques ne se sentirent pas moins humiliés lorsque, quelques semaines plus tard, les libéraux répandirent à profusion et jusque dans les campagnes les plus éloignées, une brochure intitulée *Le clergé canadien, sa mission, son œuvre*¹, où l'auteur — L.-O. David, alors greffier de la Cité de Montréal — se plaignait de ce que le clergé canadien fût intervenu trop souvent mal à propos dans la politique du pays depuis 1837—1838, et eût ostracisé le parti libéral.

Qui se chargerait de venger l'honneur du clergé? A qui confierait-on le soin de relever les erreurs de doctrine et de faits contenues dans le pamphlet accusateur? Mgr C.-A. Marois, vicaire général du diocèse de Québec, songea à un de ses amis, un dominicain canadien assigné depuis un an au couvent de Fall River, Mass., et qui se mourait de ne rien faire, le P. Dominique-Ceslas Gonthier. Celui-ci venait de se signaler comme vigoureux polémiste dans ses articles du *Rosaire* (Saint-Hyacinthe), notamment "à propos de l'instruction publique au Canada". Il portait la livrée de Lacordaire, mais chérissait de tout son cœur les idées et plus encore la manière de Louis

1. Elle fut reproduite dans l'*Electeur* (23, 25, 26, 28 et 30 sept. et 1er oct. 1896).

Veillot. C'était l'homme tout désigné pour entrer en lice contre L.-O. David.

Il ne se fit guère prier; et, en moins de deux mois, son ouvrage en deux parties intitulé: *Un Manifeste libéral. M. L.-O. David et le clergé canadien*, et signé du pseudonyme de P. Bernard, sortait des presses de Léger Brousseau à Québec. On raconte chez nous qu'au cours de sa rédaction il avait constamment le portrait de L.-O. David sur sa table de travail, pour entretenir sa verve.

Mgr Marois s'adjoignit deux censeurs pour retoucher les pages du manuscrit au fur et à mesure qu'elles arrivaient: l'abbé Lionel Lindsay, aumônier des Ursulines de Québec, et l'abbé Louis-Adolphe Paquet, professeur de théologie à l'Université Laval. "Généralement c'est Mgr et moi qui indiquons les aspérités à aplanir, et c'est l'abbé L.-A. P. qui manie le scalpel ou l'émoullient au besoin. Je t'assure qu'il a la main douce et respectueuse²."

Le trio passa de bien joyeux quarts d'heure. Tel passage du chapitre sur "les Immunités" le fit rire jusqu'aux larmes. Il crut toutefois devoir le supprimer, pour ménager certaines susceptibilités. Le voici:

Tout le monde sait comme nous, nous ne l'apprendrons à personne, qu'il y eut un certain moment à la cour de M. Mercier un bataillon d'ecclésiastiques, les uns prélats d'aventure, d'autres théologiens de rencontre, le plus grand nombre sans liseré et sans bonnet même d'emprunt, qui ont mis plus de zèle et d'activité à son service et à leurs propres affaires qu'aux intérêts de l'Église qu'ils s'étaient engagés à servir d'une autre façon. Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de s'en réjouir: le parti libéral n'y a rien gagné, eux pas davantage, l'Église et la société bien moins encore. Ils ne lui ont pas rapporté en influence sérieuse ce qu'ils y ont perdu en considération aux yeux des deux partis; et ce n'est pas une bonne fortune pour la société, à laquelle rien n'est plus salubre et plus nécessaire que le respect public pour la religion, et, ce qui en est inséparable, le respect à ceux qui la représentent aux yeux du peuple.

Si M. David est jaloux de la dignité et de l'indépendance des hommes politiques, nous le sommes plus encore et à meil-

2. Lindsay à Gonthier, 30 oct. 1896. — La correspondance citée au cours de cet article se trouve dans les Papiers Gonthier, aux archives de la Province S. Dominique du Canada (Montréal).

leur droit de la dignité et de l'indépendance ecclésiastiques, parce qu'elles importent bien plus à la religion et à la société. Nous déplorons sincèrement, et tous les évêques comme nous, la déchéance volontaire des ecclésiastiques qui, laissant là les sublimes occupations de leur divin ministère, entrent malgré leurs évêques, par naïveté plutôt que par ambition, dans des intrigues politiques où il n'y a pas de place même pour un simple spectateur honnête et désintéressé, et qui s'exposent à couvrir de leur robe noire ou violette des misères et des infamies qui les auraient révoltés s'ils les eussent vues de moins près. S. Ambroise disait que les évêques ont moins à redouter la persécution des empereurs que leur amitié. Nous disons de même que pour notre clergé l'hostilité des partis politiques est moins à craindre que leurs faveurs. Dans notre pays, la politique est rarement une reine dont la faveur annoblit celui qui en est l'objet; c'est le plus souvent une courtisane vulgaire dont un prêtre se laisse difficilement approcher, même involontairement, sans être amoindri et déconsidéré.

Selon nous la plus grande faute que l'histoire reprochera à ce gouvernement national qu'idolâtre M. David, ce ne sera pas d'avoir ruiné par des prodigalités insensées les finances et le crédit de notre Province: quelques années d'une sage administration peuvent réparer facilement le crédit et les finances d'un pays; ce ne sera pas d'avoir amoindri le bon sens public en habituant le peuple à ne tout juger que par des raisons de sentiment et de patriotisme hors de saison: avec le temps, en organisant parfaitement l'enseignement religieux, en surveillant et dirigeant la presse catholique, on peut arriver à sauver et à refaire le bon sens public; ce ne sera pas même d'avoir, par des bravades aussi inutiles qu'insensées, provoqué et défié les sentiments hostiles de nos concitoyens d'une autre origine et d'une autre croyance: la sagesse politique et quelques chefs peut suffire à refaire l'opinion; sa grande faute aux yeux de l'histoire sera d'avoir compromis autant qu'il était en lui l'honneur de quelques ecclésiastiques en les associant à ses œuvres sinon à ses hontes et à ses fautes, d'avoir tenté de compromettre par ses faveurs ceux qu'il n'a pu séduire pour les engager à son service; d'avoir promené d'un bout à l'autre de la Province et jusque dans les églises ce carnaval politico-religieux où l'on voyait la mitre de toile d'un prélat romain à côté de la culotte nationale de M. Mercier, d'avoir cherché enfin à mettre à couvert de la protection et de la bénédiction du Saint-Siège un régime qui s'affaissait sous le poids de ses fautes et que l'on ne pouvait réhabiliter qu'en exploitant la religieuse crédulité de la population. Car

l'honneur de l'Église est comme celui d'une vierge: un rien peut le flétrir; mais qui peut le refaire?

Nos évêques ont tout supporté, non pas toujours sans souffrir. Ils se sont tus. Ils ont attendu sagement que l'excès du mal apportât le remède. Le temps leur a donné raison. L'abcès mûr à crevé. Dieu veuille qu'il n'en repousse pas un autre!

Thomas Chapais et le sénateur Philippe Landry, chargés de contrôler l'ouvrage au point de vue historique, en garantirent la parfaite exactitude. Toutefois, à propos de la démarche accomplie par sir Donald Smith, Arthur R. Dickey et Alphonse Desjardins auprès du gouvernement de Winnipeg, après la deuxième lecture de la loi réparatrice, en mars 1896, le P. Gonthier modifia son texte, après que l'abbé Lindsay l'eut mis au courant d'un secret qui n'avait guère transpiré. "Cette dernière démarche conciliatrice a été imposée par le Gouverneur à Sir Chs. Tupper sous peine, je crois, de dissoudre le Parlement en cas de refus. Sir Chs. n'y a consenti que pour éviter un plus grand mal, et a déclaré au Gouverneur que la Chambre n'en continuerait pas moins à pousser le bill³."

Vu la longueur de l'ouvrage, le trio décida de faire deux brochures au lieu d'une, et l'abbé Paquet fit une queue pour la première, "en deux ou trois phrases bien senties, dont le style ressemblera assez au tien pour s'y méprendre"⁴. Il choisit pour nom de plume celui de P. Bernard.

La première brochure parut le 7 novembre, la seconde trois semaines après, le 28. L'introduction de la première fut publiée en primeur dans le *Courrier du Canada* du 4 novembre et reproduite dans le *Monde* du 5. L.-O. David entra en fureur et menaça de faire paraître l'autre moitié de son pamphlet, contenant "les faits étonnants, incroyables, qui ont été prouvés dans les contestations des élections de Berthier et de Charlevoix, et dans d'autres circonstances"⁵.

Les journaux libéraux ne dirent pas un mot du *Manifeste libéral*, pour ne pas lui faire de réclame; mais les journaux conservateurs

3. Lindsay à Gonthier, 2 nov. 1896. — Voir *Un Manifeste libéral*, 2: 38.

4. Lindsay à Gonthier, 7 nov. 1896.

5. Le *Monde*, 7 nov. 1896.

— le *Monde*, l'*Événement*, le *Courrier du Canada* — en publièrent des extraits.

Les évêques jubilèrent. Ils exprimèrent leur vive satisfaction et firent tout en leur pouvoir pour répandre la brochure. Mgr Blais se montra particulièrement zélé. Il fit l'éloge de la brochure dans une circulaire à son clergé, invitant les curés à l'acheter pour eux et pour leurs paroissiens, et il en commanda lui-même cinq cents exemplaires. Mgr Duhamel en prit cent; Mgr Lafèche, Mgr Moreau et Mgr Larocque, chacun cinquante, "pour commencer". "Quant à Montréal, la terre classique de la prudence et de la précaution (*on était sous l'épiscopat de Mgr Fabre*), chacun des MM. de l'archevêché en a pris une copie"⁶. La *Semaine religieuse de Montréal* du 21 novembre en fit une petite réclame, assez anodine au dire des intéressés.

Les Pères Jésuites la trouvèrent supérieurement écrite, bien qu'ils y virent un peu de fiel. "Tu sais qu'il n'en entra jamais dans l'âme de ces chers Pères", d'ajouter l'abbé Lindsay⁷. De même, M. Lecoq, p.s.s. la jugeait bien faite, mais un peu sarcastique⁸. "La circulation de ta brochure chez les MM. de St-Sulpice menace de faire plusieurs partisans", annonçait l'abbé Lindsay à l'auteur (9 déc. 1896). L'abbé Gustave Bourassa, secrétaire de l'Université Laval à Montréal, trouva qu'elle manquait de charité. "Évidemment il n'est pas à classer parmi les amateurs d'abeilles"⁹. L'abbé Raymond Casgrain avoue "qu'il était trop enterré d'ouvrage (il voulait sans doute dire "encroûté de préjugés") pour se payer de pareilles lectures"¹⁰. Le premier ministre de la Province, Flynn, l'apprécia hautement. Les membres du cabinet provincial la lirent en comité. Il fut même rumeur d'une souscription de \$500.00 pour une édition de propagande, de caractère plus populaire, qu'on se proposait de faire.

On voulut connaître le merveilleux écrivain qui se cachait sous le pseudonyme de P. Bernard. Ils n'étaient que trois à connaître

6. Lindsay à Gonthier, 18 nov. 1896.

7. Lindsay à Gonthier, 20 nov. 1896.

8. Leclerc à Gonthier, 5 déc. 1896.

9. Lindsay à Gonthier, 1er déc. 1896.

10. Lindsay à Gonthier, 20 nov. 1896.

le secret: Mgr Marois, l'abbé Lindsay et un autre ami du P. Gonthier, l'abbé J.-U. Leclerc, curé de la paroisse Saint-Joseph à Montréal. L'abbé L.-A. Paquet lui-même l'ignorait, qui était pourtant un des censeurs de l'ouvrage et un ami de l'auteur. Il écrivait à ce dernier, le 22 novembre:

Je viens troubler un instant votre religieuse solitude et vous demander si vous avez lu le *Manifeste libéral* de P. Bernard écrit en réponse à la brochure de L.-O. David. C'est dans la Province de Québec le grand événement du jour: tout le monde en parle, et si quelques esprits prévenus ou mal pensants n'osent risquer des éloges pour un ouvrage qui les condamne si éloquemment, par contre tous les vrais amis — conservateurs et même libéraux — de la cause catholique sont dans la jubilation. Pour ma part, je ne crois pas que le pays ait encore produit un ouvrage de polémique politico-religieuse aussi solide de doctrine, aussi alerte dans le ton, d'une argumentation aussi serrée et d'un sarcasme aussi raffiné. Cette première brochure est une flagellation en règle de l'écrivain national. On prétend que la seconde sera un éreintement, ce qui ne vaudra guère mieux pour ce pauvre David. Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur, dit-on, traite de main de maître la question des écoles, qu'il épuise littéralement; de plus, il administre au traître Laurier et à ses complices une râclée dont ils se souviendront longtemps. Le public attend cette seconde brochure avec une vive impatience. Je viens d'apprendre qu'elle paraîtra au plus tard mercredi.

Vraiment, l'Église canadienne doit se féliciter d'avoir rencontré un tel défenseur. Car je suis de l'avis de ceux qui croient qu'il est grand temps de s'armer du fouet à l'exemple de Notre Seigneur chassant les vendeurs du temple. Le nom de l'auteur demeure un mystère. Les faiseurs de nouvelles, à bout de recherches et ne pouvant mettre le doigt sur le coupable, m'ont même en attendant attribué l'honneur d'une pareille paternité. Malheureusement ma virilité ne va pas jusque-là. Cet ouvrage vient à point pour clouer au pilori les artisans du honteux compromis Laurier-Greenway, qui n'est qu'une moquerie et une trahison sans nom...

Le 2 décembre l'abbé Paquet écrivait de nouveau au P. Gonthier:

J'attendais l'apparition de la seconde brochure de Bernard pour accuser réception de votre tout aimable lettre et

vous en remercier. Vos appréciations sur la première ne m'ont guère surpris; car je soupçonnais déjà quelque peu combien cette verve et cette doctrine, cette justesse de pensées et cette vigueur de raisonnement se traduisant dans un style à la fois simple, souple et entraînant devaient vous aller. Mais, cher Père, avez-vous la seconde parue samedi? L'auteur, loin de déchoir, s'est en quelque sorte surpassé: c'est beau, c'est calme, c'est grand, c'est puissant, c'est admirable. Voilà le cri qui sort de toutes les poitrines. Vos désirs au sujet de Tarte sont pleinement réalisés: le changeant Israël y est marqué au fer rouge. C'est un stigmaté qui restera comme un châtiment et une leçon. Nos jeunes prêtres sont dans l'enthousiasme et pour cause: plusieurs avouent n'avoir rien lu de plus éloquent que *l'Iniquité consommée*.¹¹ Vraiment on sent l'âme d'un prêtre, et maintenant j'hésite à croire que Bernard soit un laïque. A ce propos, je vous dirai que les commentaires vont leur train. On a fait le recensement des hommes d'esprit et de doctrine de la Province, et ce recensement n'ayant donné aucun résultat tangible, on a même jeté quelques regards furtifs de l'autre côté des lignes. P. Bernard est un mystère. Mais comme vous le dites si sagement après S. Thomas, peu importe le nom de l'auteur quand la vérité est connue et l'Église vengée. C'est du reste le propre du vrai mérite et de la vertu sincère de se couvrir d'un voile qui ne puisse être pénétré que par le regard de Dieu et de ses anges...

Même les évêques, à qui Mgr Marois avait envoyé les brochures en hommage, et qui manifestèrent le désir d'en connaître l'auteur au moins confidentiellement, ne reçurent que des réponses évasives. Mgr Moreau fit tout de même remarquer: "La plume ressemble beaucoup à celle du Père Gonthier, dominicain: je serais bien surpris que ce ne fût pas lui¹²."

A Québec, on attribua l'ouvrage tantôt à l'abbé Paquet, tantôt à Thomas Chapais. On en vint aussi à soupçonner le sénateur Landry, avec coopération de la "trinité". L'abbé Lindsay, d'abord suspect de complicité avec l'abbé Paquet, finit pas être regardé comme unique auteur. Le 4 décembre, il écrit au P. Gonthier:

Sais-tu, mon cher ami, que je commence à m'impatienter de jouer le rôle de P. Bernard? Car l'opinion assez générale

11. *Un manifeste libéral*, 2: 215-228.

12. Moreau à Marois, 29 nov. 1896.

m'attribue l'autorité de tes brochures... Hier, je suis arraché du confessionnal par l'annonce d'un prêtre visiteur. Je monte en surplus. Tableau! Apollinaire Gingras avait quitté le "foyer de son presbytère", pour venir, de son air le plus lyrique, me féliciter et me remercier, au nom de la patrie et de l'Église canadienne, de l'œuvre salutaire que je venais de publier. Déjà il m'annonce la conversion de deux confrères, sans compter sa propre confirmation dans la foi, comme fruit de la lecture des nos 1 et 2. J'attends une ode ou au moins un sonnet à mon adresse... J'oubliais de te dire (entre nous) que j'ai fait lire les 2 brochures aux Mères Ursulines. Elles seules se refusent de croire que j'en suis l'auteur, "car, disent-elles, notre père n'est pas si malin."

On finit pourtant par percer le mystère. Voici comment on y arriva. L.-O. David publia dans l'*Electeur* du 7 décembre une approbation de son livre qu'il venait de recevoir d'un prélat romain, Mgr Aloysius Lazzareschi, évêque de Néo-Césarée. A la demande de l'abbé Lindsay, le P. Gonthier en fit un commentaire qui en restreignait la portée. Paru d'abord dans les journaux¹³ sous le titre "M. Laurent David et Mgr Lazzareschi" et sous la signature de P. Bernard, il fut mis un peu plus tard en brochure. Dans cette pièce, le P. Gonthier répondait en même temps à l'article de l'*Electeur*, où L.-O. David avait fait appel à la justice et à la charité de ses adversaires. On y lisait :

Il s'exagère aussi le nombre et la férocité de ses bourreaux — qui "l'ont fait rôtir sur tous les sens, comme son patron Saint Laurent". Il en voit plusieurs et des plus acharnés: "Les jeunes et bouillants abbés". Les souffrances de M. Laurent David sur son gril lui ont évidemment donné le cauchemar. Il me voit tout autre que je ne suis. Mon nom, Pierre, qui est bien celui de mon baptême, me dit que je suis un et non plusieurs. J'ai beau me regarder et me tâter; je ne trouve que moi seul dans ma peau; je n'ai qu'une plume et n'écris bien sûr que d'une main. Encore cette plume n'a nullement l'air de la fourche d'un diable ou d'un bourreau: tout au plus quelquefois s'allonge-t-elle quelque peu et devient-elle flexible comme l'osier; mais si elle peut faire cuire un peu la peau, elle ne la rôtit jamais. Je suis ravi que M. David me

13. Le *Courrier du Canada* (15 déc.), l'*Avant-Garde* (16 déc.), et le *Monde* (16 déc.)

trouve jeune, lorsque mon front depuis si longtemps est aussi parfaitement dépouillé que nos bois au mois de décembre, et que je m'entends demander par les curieux depuis vingt ans si j'ai plus de quarante-cinq ans. Je ne suis pas moins étonné de me savoir un bouillant abbé. Je ne suis pas abbé du tout, et je suis moins bouillant que transi, mes amis le savent et s'en plaignent quelquefois.

Là-dessus, l'abbé Lindsay fit remarquer à son ami: "Ton article sur Mgr Lazzareschi va en mystifier encore quelques-uns, pourvu que ta profession de calvitie ne confirme pas les soupçons qui s'attachent à mon front"¹⁴. Vaine appréhension. Bien loin d'aggraver les soupçons qui pesaient sur l'abbé Lindsay, ces indications les orientèrent vers le P. Gonthier lui-même. Elles enhardirent le P. Antonin Maricourt, un dominicain français du couvent de Saint-Hyacinthe, qui croyait déjà avoir reconnu le P. Gonthier dans la brochure et qui le disait librement. Il put vérifier que le P. Gonthier, en religion Dominique-Ceslas, avait été baptisé sous le nom de Pierre-Théophile. Il ne se fit pas faute de révéler sa découverte, et il trouva dans cette révélation une petite fiche de consolation, car, quelques années auparavant, il avait été dénoncé comme étant le *Gallus* qui venait d'être roulé dans une polémique retentissante avec Thomas Chapais à propos du libéralisme de Lacordaire¹⁵. Le 20 décembre, l'abbé Lindsay informait le P. Gonthier: "Évidemment c'est *Gallus* qui a chanté trop fort. Te voilà trahi à Québec maintenant par M. Douville du Séminaire de Nicolet, qui, ayant passé par St-Hyacinthe, y a recueilli, je le suppose, le fruit des indiscretions du Père Maricourt. Dans tous les cas, tu te trouves, comme Joseph, vendu par tes frères. Puisse cette vente tourner à ton profit, comme au sien!"

Enfin, la *Patrie* du 28 décembre publiait, sous le titre "Son nom", l'entrefilet suivant: "La personnalité qui se cachait sous le pseudonyme de P. Bernard, l'auteur qui a répondu au pamphlet de M. David, est maintenant connue. On assure que c'est le Père Gonthier, de l'Ordre des Dominicains, du couvent de St-Hyacinthe. Il faut

14. Lindsay à Gonthier, 15 déc. 1896.

15. "Une joute remarquable", *Revue Canadienne*, XXIV (1888): 569-588, 643-657, 690-703. Cf. Jules-Paul Tardivel, *Notes de Voyage en Europe* (Québec, 1890), 66, note; Henri d'Arles, *Nos historiens* (Montréal, 1921), 200-201.

avouer que le Père Gonthier se tient très peu en harmonie avec les doctrines de ses prédécesseurs, du Père Lacordaire et de tant d'autres célébrités de cette congrégation religieuse."

Deux jours auparavant, la *Presse* avait inséré un article intitulé "A propos de deux brochures" et signé XXXX. Pour l'auteur anonyme — vite identifié avec l'abbé Gustave Bourassa — les deux brochures, celle de L.-O. David et celle du P. Bernard, étaient deux manifestes opposés: l'un libéral, l'autre clérical.

Ce sont donc deux manifestes de partis, s'il est permis de donner ce nom à un corps qui, par la nature même de sa mission et de ses fonctions, doit dominer tous les partis. C'est ce fait qui est grave et inquiétant... Pourquoi le révérend P. Bernard a-t-il mis dans sa réplique un tel esprit d'animosité et de sarcasme?... Ne serait-ce pas l'indice que le clergé prend, en général, assez mal tout reproche, toute remontrance qui lui vient des laïques, du troupeau qu'il dirige?... Nous avouons candidement que nous n'aimerions pas à vivre sous la houlette de ce "pasteur" atrabiliaire, et que nous plaignons également ses brebis, ses chiens et ses camarades de bergerie!... Qu'il (le clergé) continue surtout de se justifier par ses actes et par ses œuvres! Ce sera pour lui, la meilleure, la plus victorieuses des répliques.

Piqué au vif, le P. Gonthier rédigea de suite une réponse à XXXX. Ses amis de Québec jugèrent préférable de ne pas la publier. "Nous sommes d'avis que tu n'ouvres pas pour si peu le bec", lui écrivit l'abbé Lindsay¹⁶. Ceux de Montréal décidèrent qu'il ne serait pas opportun de se battre de nouveau sur les épaules de ce pauvre David. C'est que, entre-temps, on avait appris par les journaux (28 déc.) que la brochure de David avait été condamnée par Rome, et que l'auteur s'était empressé de publier (29 déc.) sa soumission absolue. On se contenta d'un entrefilet que le chanoine Bruchési¹⁷ fit paraître dans la *Minerve* du 2 janvier 1897: "XXXX qui défendait si chaleureusement dans la "Presse" la pamphlet de M. L.-O. David, brûle-t-il encore du même zèle, depuis la condamnation de cet ouvrage par la Sacrée Congrégation de l'Index?"

16. Lindsay à Gonthier, 3 janv. 1897.

17. Leclerc à Gonthier, 12 janv. 1897.

Dès le 22 décembre, Mgr Bégin avait reçu de l'abbé Bouffard, étudiant au Collège Canadien à Rome, un télégramme lui annonçant la mise à l'Index de David. Cette condamnation était attendue depuis longtemps à Québec. En octobre, alors que Mgr Bégin était à Rome, Mgr Marois lui avait envoyé un travail préparé par l'abbé Paquet, signalant les erreurs contenues dans la brochure. Avant de quitter la Ville Eternelle (24 nov.), Mgr Bégin écrivit que le Commissaire du Saint-Office lui avait dit que la brochure serait censurée. Aussi le P. Gonthier se permit-il de faire des allusions à cette condamnation probable dans son article sur "M. Laurent David et Mgr Lazzareschi". Ses censeurs les retranchèrent. Par ailleurs, Mgr Marois fit préparer par le P. Gonthier un document par lequel on porterait, le cas échéant, la condamnation à la connaissance du public. Ce document, modifié par suite de la soumission absolue de David, parut dans les journaux du 18 janvier 1897. On y voit que la brochure fut condamnée par le Saint-Office (9 déc.) avant d'être mise à l'Index (19 déc.).

Le T. R. P. Boulanger, provincial de France dont relevait le P. Gonthier, reprocha à ce dernier d'avoir fait paraître ses deux brochures sans avoir obtenu son autorisation ni celle du supérieur local, et sans que rien justifiât leur publication hâtive; et, pour le punir, il lui imposa l'obligation de faire au couvent de Fall River une retraite de trois jours en silence complet. Le P. Gonthier accepta la pénitence "de grand cœur", mais crut devoir fournir des explications:

Il serait plus conforme à la vérité de dire que l'on a fait paraître à Québec deux brochures de ma composition, il est vrai, en réponse à un pamphlet diffamatoire et calomnieux de l'épiscopat et du clergé canadien, à propos de la question des écoles du Manitoba.

C'est l'administrateur de l'archidiocèse de Québec qui m'a demandé ce travail, non pour l'impression d'abord, mais pour servir de base aux réfutations que l'on jugerait à propos de faire et de publier. Le fait est que l'impression a commencé sans que je le sache et lorsque le travail n'en était rendu qu'à sa cinquantième page où à peu près. Je n'ai traité ni de près ni de loin avec l'imprimeur et j'ignore encore à quelles conditions s'est faite l'impression. Quand on m'a annoncé la décision que l'on avait prise, j'ai répondu qu'ayant promis le travail et en ayant donné la propriété à Mgr l'Administrateur pour son

usage, il en pourrait disposer à son gré, sous sa propre responsabilité, sans que je réclame, mais que je ne pouvais ni d'une façon ni d'une autre m'occuper de le livrer à la publicité, parce que je ne pourrais jamais arriver à temps. Là-dessus on a cru devoir passer outre — en modifiant dans le travail ce que l'on a cru devoir modifier. J'ai donc *fait paraître* bien indirectement les deux brochures... Le fait est que mon Supérieur a été averti dès le premier jour que j'ai commencé ce travail. Il a su quand je l'ai su moi-même qu'on le faisait imprimer. Il m'a autorisé à recevoir l'argent que l'on m'a donné pour ce travail. Il ne lui appartenait ni d'autoriser ni de défendre la publication; il n'aurait peut-être osé faire ni l'un ni l'autre... Encore que ce ne soit pas moi qui aie fait cette publication — laquelle a été jugée très urgente et nécessaire par tous les évêques, qui sont peut-être des juges aussi compétents que des hommes qui vivent à quinze cents lieues des faits et des circonstances —, je vous l'ai adressée dès que je l'ai eue entre les mains, en vous donnant quelques-unes de mes raisons, et prêt à vous donner au besoin toutes les explications nécessaires pour vous renseigner. Non seulement je vous ai averti moi-même, mais j'ai envoyé au Révérendissime Père Général deux exemplaires, en expliquant en toute sincérité les faits tels qu'ils se sont passés, et non pas tels qu'il aurait pu comme d'autres les imaginer.

Et la lettre se terminait par cette impertinence: "Il me restera aussi la consolation humaine d'avoir réparé dans l'opinion ecclésiastique du pays toutes les fautes commises par les vôtres depuis vingt ans. C'est assez pour que ma faute soit impardonnable et que je m'en console."

Au moment où le P. Gonthier écrivait ces lignes, le *Courrier du Canada* mettait en brochure une série d'articles anonymes qu'il y avait publiés¹⁸: *La question scolaire des écoles du Manitoba — Quelques observations sur le discours de l'Hon. M. Laurier au banquet de Montréal*. Lui-même publiait dans l'*Avant-Garde* du 13 février (1897) un article anonyme encore, "Une plume d'oie", en réponse à celui de Flavien Moffet, "Justice et générosité. Réponse d'un Torquemada moderne", paru dans le *Temps* du 30 janvier. Et, le mois d'après, il rédigeait une réplique du genre de celle qu'il avait servie à L.-O. David: "Observations d'un catholique sur un rapport de M. G-A.

18. Entre le 9 janvier et le 4 fév. 1897.

Drolet publié dans la *Presse* du 27 février 1897 sous ce titre *Retour de Rome — Entrevue avec M. G.-A. Drolet*". Des circonstances qu'il faudra un jour raconter en empêchèrent la publication dans les journaux.

Après un silence de quelques années, le polémiste reprendra la plume et, sous le pseudonyme de Raphaël Gervais, fournira une longue et brillante carrière à la revue de son ami Lindsay, *La Nouvelle-France*.

Thomas CHARLAND, O.P.